

Avec leur instinct d'homme d'action, ils ne se faisaient, en effet, aucune illusion.

Julien et Marguerite avaient certainement été victimes d'un attentat.

Et il fallait se préparer à tout : il fallait tout prévoir.

Il fallait prévoir, entre autre, le cas où, prévenus de leur absence, les ennemis de leur maître en profiteraient pour venir porter peut-être une main criminelle sur les deux nobles femmes restées au manoir, seules, sans défenseurs.

Halbert, préoccupé de ses pensées, se rendit au château d'Aireburg, et demanda aux braves gens qui le gardaient si quelques-uns d'entre eux consentiraient à les remplacer pendant une journée au manoir de Claymore.

L'intendant de la somptueuse résidence se considérait comme responsable en partie du malheur arrivé à cause de l'imprudence avec laquelle il avait accueilli les faux montagnards du comté de Cowes.

Il se fit donc un devoir de mettre à la disposition de l'époux de Nysie autant d'hommes que celui-ci le désirait.

— Deux seulement, vigilants, braves et bien armés, demanda Halbert.

En conséquence, le soir même, deux des plus dévoués serviteurs d'Aireburg, armés comme pour une bataille, se rendaient au manoir de Claymore.

Chacun d'eux portait en outre un cor en bandoulière.

Ils devaient, en cas de danger, en tirer une sonnerie convenue ; et leurs camarades se porteraient aussitôt à leur aide.

Halbert et les deux Highlanders, à qui ils firent part des dispositions arrêtées, les remercièrent vivement : ils pourraient donc s'éloigner en toute tranquillité.

Le mari de la bonne Mysie se rendit alors auprès de Marie d'Avenel et de Melrose.

Ainsi qu'il s'y attendait, la châtelaine et Ellen étaient réunies, leur commune affliction les rapprochant encore plus s'il était possible.

L'ancien chasseur mit un genou en terre devant les deux nobles femmes.

— Dames infortunées, dit-il, vos larmes ne cessent de couler ; je viens, en mon nom et au nom de vos deux autres serviteurs, vous demander licence afin d'aller faire certaines recherches auxquelles nous avons songé.

L'œil d'Ellen s'éclaira d'une lueur fiévreuse, interrogative, et ses mains se joignirent.

Halbert avait-il quelque indice ?

Marie d'Avenel essaya de lire dans l'esprit de son serviteur.

— Halbert, fit-elle d'une voix grave, ne craignez-vous pas de donner un faux espoir à une mère accablée ?

L'époux de Mysie avoua qu'il ne savait rien.

Mais, ajouta-t-il, ses camarades et lui étaient plus aptes à supporter certaines fatigues que les paysans alourdis par leur labeur. Et ils avaient l'intention de pousser plus loin.

— Nobles maîtresses, à ma prière, deux de ces braves serviteurs dont vous avez pu apprécier le dévouement désintéressé feront bonne garde autour de vous, si vous voulez les y autoriser. Il sont déjà à leur poste.

Il indiqua qu'il comptait se mettre en route avant le lever de l'aube, si matinale en cette saison.

De cette façon, ils seraient déjà loin lorsque le jour paraîtrait tout à fait.

— Dames, continua-t-il, voulez-vous permettre aux deux prudents hommes qui vont nous remplacer momentanément de vous prêter leur vœu d'allégeance ?

Marie d'Avenel avait vu les pâles flammes d'espérance qui palpiétaient dans les regards d'Ellen.

Elle donna son acquiescement.

En même temps, son âme exhalant une muette évocation, elle demandait à la destinée si cruelle envers elle d'avoir pitié d'Ellen.

Un instant après, les deux serviteurs du château d'Aireburg s'agenouillaient devant Marie d'Avenel et devant la fille d'Ellen Mercy, après avoir déposé à terre devant eux, leur claymore nue.

Cela signifiait que, à partir de ce moment, leur épée était dévouée à leur service.

Ces hommes se retirèrent ensuite.

Et tandis que les deux Highlanders et Halbert allaient se préparer à leur départ, les deux mères restèrent seules, anxieuses... Ellen tordait ses mains dans le trouble qui la martyrisait, et se demandant si elle reverrait sa fille.

LIV. — VERS LA LANDE

Il faisait encore nuit lorsque trois hommes apparurent successivement hors de la porte dérobée du manoir de Claymore.

C'étaient ceux à qui Walter d'Avenel avait confié la mission de veiller sur l'épouse qu'il laissait, lorsqu'il était parti lui-même, pour aller défendre sa patrie.

Deux autres hommes, armés de toutes pièces, les suivaient.

— Frères, dit Halbert à ces derniers, j'ai votre serment que vous veillerez comme nous l'aurions fait nous-même et que, quoi qu'il arrive, vous n'abandonnerez pas nos saintes maîtresses... et les autres femmes qui restent au manoir.

— A partir du moment où nous avons touché ce seuil et jusqu'à votre retour, nous nous considérons comme les serfs fidèles de Claymore, répondirent ces derniers.

Des adieux furent échangés à voix basse.

Puis, Halbert, le highlander et le vétéran qui le suivaient s'enfoncèrent dans le bois.

Ils glissaient entre les arbres et les masses de végétations que l'on apercevait confusément, évitant le plus possible de se faire entendre.

Un des molosses, tenu en laisse par le vieil et nouveau Highlander, les accompagnait.

Ils préoyaient le cas où quelque émissaire ennemi aurait été caché aux environs.

C'est pourquoi ils voulaient éviter qu'on ne s'aperçût de leur départ.

L'un des deux hommes qui restaient partit alors pour se poster en sentinelle sur le perron, tandis que l'autre allait et venait sur l'autre face du manoir, sondant la nuit, écoutant.

Halbert, le vieil Highlander et le vétéran du clan d'Avenel s'étaient dirigés d'abord vers l'endroit du bois où avait eu lieu le guet-apens à la suite duquel Stewart Bolton avait pu s'emparer de Julien et de Marguerite.

Mais ils le dépassèrent après y avoir jeté un coup d'œil gros de signification.

Ils avaient décidé de porter de nouveau leurs investigations du côté où ils avaient suivi la première fois la trace probable des deux jeunes gens et de leurs ravisseurs.

La battue opérée de ce côté ne leur avait pas paru encore assez complète.

L'ancien intendant, l'espion politique du duc de Somerset, prévoyant des recherches immédiates, avait, on s'en souvient, entraîné ses deux captifs à travers des fourrés inextricables, des sentiers confus, où rien ne devait indiquer leur passage.

C'est pourquoi, lors de leurs premières recherches, les serviteurs du manoir de Claymore avaient fini par s'y perdre, d'autant plus que leur tâche avait été bientôt compliquée par la nuit, lors de ces recherches.

Ils avaient étudié le terrain depuis lors.

Et ils savaient qu'une suite presque continue d'éclaircies, situées entre les domaines d'Aireburg et de Claymore, aboutissait non loin de l'endroit où, n'y voyant plus, ils avaient dû cesser leur marche en avant... au hasard.

Ces clairières avaient en outre l'avantage d'éviter le bruit qu'ils auraient fait inévitablement à travers les étroits passages des bois.

Ils pouvaient garder ainsi leur marche cachée.

Le molosse que le vieil Highlander tenait auprès de lui ne donnait pas le moindre signe d'agitation.

C'était l'indice probable que nul autre qu'eux ne se trouvait à cette heure dans les forêts.

Les trois hommes n'en persistaient pas moins à user des mêmes précautions.

Lorsque les premières lueurs de l'aube parurent, ils se trouvaient déjà fort loin.

— Nous ne devons pas être à une distance bien considérable de l'endroit où nous nous sommes arrêtés le jour de l'attentat, observa Halbert.

Son ancienne pratique de coureur des forêts lui permettait d'en juger à certains indices : la hauteur et l'espèce des arbres, semblables à celles qu'il avait remarquées précédemment.

Les trois hommes se séparèrent alors, et il fut convenu que le premier qui retrouverait les traces de leur ancien passage ferait entendre le cri du geai, — le geai bleu couleur du ciel.

Les autres devaient rallier aussitôt.

Un triple froissement de branchages s'éleva aussitôt, indiquant le cheminement des piétons.

De loin en loin, quelque oiseau s'envolait effrayé.

Le Highlander avait détaché son chien.